



LES LIEUX DE L'OPPRESSION : SOURCES, FORMES ET LOCUS DE L'ASSUJETTISSEMENT

Salif YEO

Assistant

Université de Cocody - Abidjan

Introduction

Le « connais-toi, toi-même »¹ de Socrate, représente à nos yeux, le fondement du processus de désaliénation des personnes et des peuples. Commencer par connaître ses forces et ses faiblesses, et par prendre conscience de sa condition de vie dans la société, tel est le point de départ de toute tentative d'émancipation. Toute action révolutionnaire est initialement connaissance et prise de conscience d'une condition de vie jugée désormais intenable. C'est toujours une rupture totale avec un passé d'ignorance ou de complaisance qui entraîne les bouleversements sociaux et politiques qui conduisent à la liberté, fondement de la nature humaine. « Nous ne connaissons comme fondement de notre être que la liberté »² ; affirmait Hegel.

Dans ces conditions, aucun système d'oppression ne peut être mis à mal si, au sein du peuple opprimé, il n'y a pas eu, une prise de conscience de sa servitude, à partir d'une connaissance exacte du dispositif oppressif. C'est dire que le procès d'émancipation de l'oppression passe par cette interrogation fondamentale : Quels sont la structure et le mode opératoire de l'oppression ? Cette préoccupation fondamentale peut se décliner ainsi : Pourquoi et comment l'oppression s'exprime-t-elle parmi les hommes ? Quels sont les facteurs qui favorisent l'asservissement des peuples ? Comment l'opresseur s'y prend-il pour asseoir durablement son dispositif d'oppression ? Ces préoccupations nous permettront d'analyser le principe et la typologie de l'oppression parmi les hommes dans une première partie, de désigner les complexes et complicités comme les boulevards de l'asservissement, dans une deuxième partie, et de dénoncer les ruses et discours illusionnistes qui assurent la survie de l'oppression, dans une troisième partie.

I/ Principe et typologie de l'oppression parmi les hommes

L'oppression peut se définir comme un arrachement à soi et à l'humanité. C'est l'état de domination dans lequel se trouve une personne ou un groupe de personnes. Celui-ci se caractérise par la soumission à une autorité absolue et arbitraire, une autorité qui étouffe les consciences en les empêchant de s'exprimer et de se manifester. Il y a oppression là où une

¹ Platon, *Charmide ou de la sagesse*, traduction Émile Chambry, Paris, Garnier Frères, 1967, p 287

² Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, traduit par J. Gibelin, Paris, Gallimard, 1954, p. 22.



identité ou une entité est empêchée de s'affirmer par des obstacles ou des conditionnalités érigées à cet effet. L'opprimé est un être en détresse ; c'est un être qui soupire après la dignité humaine qui lui est refusée par son bourreau. De ce point de vue, l'analyse de l'oppression est celle de la déchéance humaine. C'est parce qu'il est déchu que l'homme est opprimé. Mais c'est également parce qu'il est déchu que l'homme devient oppresseur. L'humanité est déshonorée autant dans la personne de l'opprimé que dans celle de l'opresseur. Celle-ci parce qu'elle s'arroge un droit inhumain, celui d'opprimer, celle-là parce qu'elle est avilie et déshumanisée par l'oppression. Mais d'où vient que des hommes s'arrogent le droit d'en opprimer d'autres ? Si nous sommes tous des hommes les uns au même titre que les autres, comment expliquer ce tour de force par lequel les uns deviennent des oppresseurs des autres ?

Il y a dans la nature humaine cette tendance qui pousse mécaniquement les hommes à se mesurer les uns aux autres. Cette attitude se concrétise dans la conscience de chaque sujet, par une manie, celle de s'affirmer par l'assujettissement de la conscience de l'autre. Hegel a systématisé cette tendance belliqueuse de l'homme par la dialectique du maître et de l'esclave³. Il y a un conflit originaire entre les consciences, une lutte à mort à l'issue de laquelle l'une d'entre elle, par peur de la mort, se soumet à la conscience vainqueur, et devient ainsi son esclave. Mais la lutte n'est pas terminée pour autant. Elle se poursuit sous une autre forme. L'esclave tente à son tour de s'affirmer face au maître par la maîtrise de la matière, par le travail. Cette tendance qu'on les consciences de s'affirmer les unes par rapport aux autres, constitue la source de l'oppression parmi les hommes. Lorsque deux nations ou deux civilisations sont en présence, le principe de l'affirmation de l'une au détriment de l'autre entre en jeu et l'oppression est toute proche.

On ne peut certes pas affirmer que l'oppression soit fatalement la suite logique de la lutte des consciences, puisque celle-ci peut très bien déboucher sur un compromis plus heureux que celui qui engendre un esclave et un maître. Le conflit des consciences peut se solder par un effet de stimulation réciproque, facteur de dépassement de soi et non de domination de l'autre. Dans ces conditions, quand deux identités ou deux entités se mesurent l'une à l'autre, ce n'est pas pour s'assujettir l'une l'autre, mais pour se donner réciproquement des raisons de sortir de leurs précarités respectives pour se projeter dans le monde comme des consciences actives, perfectibles et souveraines. C'est dire que si l'oppression trouve sa source dans la lutte des consciences, elle n'y est pas fatalement attachée pour autant. Le respect de la liberté de chaque conscience constitue une alternative possible, à l'oppression. Hegel lui-même reconnaissait que « je ne suis libre que si je pose en principe la liberté des autres et si je suis reconnu libre par les autres »⁴.

³ Friedrich Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, traduit par Jean Hyppolite, Paris, Aubier-Montaigne, 1939, tome 1, pp. 161-166.

⁴ Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, traduit par J. Gibelin, Paris, Gallimard, 1954, p. 23.



En tout état de cause, le conflit des consciences mal géré, est le facteur d'où procède l'oppression, signe de la déchéance humaine. L'oppression résulte d'une intolérance primaire assortie d'un esprit belliqueux. Quand on n'est pas capable de comprendre le principe élémentaire de l'égalité des personnes et des peuples, et celui de la diversité culturelle qui caractérise l'humanité, on se croit autorisé à assujettir l'autre, simplement parce qu'il est différent. C'est ainsi que les relations humaines se disloquent et que « tous ceux qui refusent l'aliénation à une société où ils se sentent étrangers, ne sont pas les porteurs d'une nouvelles morale, mais des êtres non domestiqués, non civilisés »⁵. Autant dire que ce sont des êtres dont la domestication et la civilisation, c'est-à-dire l'oppression, est à entreprendre.

Il se trouve qu'une frange assez importante des hommes se comporte de la sorte. On prend plaisir à soumettre à la pire maltraitance tous ceux qui commettent la "faute" d'être différents. Quand la différence justifie l'indifférence et devient une source de conflit et d'oppression, on est au cœur de la déchéance humaine. L'humanité est-elle honorée lorsque ceux qui sont sensés l'incarner s'entredéchirent pour n'être pas capables de coexister dans leurs différences ? Quand « les fascistes ne considèrent pas les juifs comme une minorité mais comme l'autre race, l'incarnation du principe négatif absolu »⁶ et qu'ils considèrent par conséquent que « le bonheur du monde dépend de leur extermination »⁷, l'oppression est tout près, et l'humanité bien tenue à distance.

Le constat de la réalité et de l'omniprésence de l'oppression parmi les hommes a fait dire à Freud que l'homme est un être « qui doit porter au nombre de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité »⁸. Il s'en est suivi ce portrait hideux du comportement de l'homme parmi ses congénères sociaux : « L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer »⁹. Un tel portrait qui met en évidence la forte propension de l'homme à l'oppression, montre également l'étendue du champ d'expression de celle-ci. L'oppression est présente dans le monde du travail, dans le domaine de la sexualité, dans le monde des affaires, dans les mœurs, bref, dans tous les aspects des relations entre les hommes.

Mais dans la mesure où les relations entre les hommes sont fortement tributaires de la politique et de la culture, l'oppression peut s'analyser, au double plan politique et culturel. L'oppression politique a un aspect interne ou national et une dimension externe ou

⁵ Tony Andréami, Marc Feray, *Discours sur l'inégalité parmi les hommes : penser l'alternative*, Paris, L'harmattan, 1993, p. 8.

⁶ Max Horkheimer, Theodor Adorno, *La dialectique de la raison*, traduit par Éliane Kaufholz, Paris Gallimard, 1974, p. 177.

⁷ Ibidem

⁸ Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, traduit par C. et J. Odier, Paris, PUF, 1971, p. 64.

⁹ Sigmund Freud, *op.cit.*, pp. 64-65.



internationale. Dans le cadre de la nation, l'oppression prend la forme de conflits fratricides puisqu'elle dresse une fraction d'un peuple contre une autre. Quand une fraction d'un peuple en opprime une autre, le tissu social est gravement endommagé et le risque d'éclatement est imminent. C'est dire que l'oppression d'un peuple par lui-même est une menace pour sa survie. Cette forme d'oppression est pernicieuse en ce sens qu'elle crée la division au sein d'une nation, ce qui l'affaiblit et la dispose à l'oppression extérieure.

Qu'un peuple tente d'en soumettre un autre, ce n'est pas un phénomène nouveau. L'histoire de l'humanité est, au fond, l'histoire de la domination des peuples les uns par les autres. L'oppression d'un peuple par un autre s'est manifestée au cours de l'histoire par l'impérialisme qui n'est rien d'autre que l'expression de la lutte des consciences, au plan international. Chaque nation se comporte comme un sujet conscient dont le vœu secret est de s'affirmer en s'imposant aux autres. Platon n'avait pas tort de considérer la société comme le macrocosme de l'individu. Lorsqu'une nation prend conscience de sa force, elle a tendance à en imposer aux autres, comme si elle voulait se prouver à elle-même, par sa capacité à en soumettre d'autres, qu'elle est bien une nation puissante. Dans cette optique, l'oppression s'est historiquement exprimée entre autres formes, à travers la traite des noirs et la colonisation.

La forme culturelle de l'oppression constitue, à n'en point douter, le socle de l'oppression politique sous toutes ses formes. L'histoire de l'impérialisme français et anglais en a donné la preuve. Le français et l'anglais ont fait une entrée fracassante en Afrique. Ces langues, porteuses d'une culture qu'elles se chargent de véhiculer, ont littéralement envahi les peuples africains en se substituant avec une facilité déconcertante aux langues autochtones dont l'intérêt a été dévalué. Le constat est le même au sujet des us et coutumes dont la perte progressive se fait au profit des pratiques et religions occidentales. Si l'on veut asseoir une domination durable sur un peuple ou une nation, il faut prendre le soin de l'accompagner, si ce n'est de la faire précéder d'une domination culturelle. Cheick Anta Diop faisait remarquer à juste titre que « l'usage de l'aliénation culturelle comme arme de domination est vieux comme le monde ; chaque fois qu'un peuple en a conquis un autre, il l'a utilisée »¹⁰.

La force de l'oppression culturelle réside dans le fait que la culture est la terre natale des valeurs et paradigmes qui structurent notre vision du monde et par conséquent nos comportements. En effet, c'est suivant le contexte culturel que se détermine l'état de normalité. Or, dans la mesure où l'état de normalité, une fois reconnu comme tel dans un espace culturel donné, exclut tout autre, comme anormal et comme a-sociable, on comprend que la culture offre à l'oppression, un moyen privilégié d'expression. Guillaume Le Blanc fait observer que « l'état de normalité est violence sur les devenirs et ainsi construction d'une qualité qui joue comme stigmaté pour tous les devenirs possibles »¹¹. Cette observation vaut

¹⁰ Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, 1979, p. 14.

¹¹ Guillaume Le Blanc, *Les maladies de l'homme normal*, Paris, Vrin, 2007, p. 67.



pour la culture en général et pour la religion en particulier, qui se présente dans la vie des peuples et des nations comme un puissant moyen d'oppression. Lorsque la religion se mêle aux affaires politiques, elle cesse d'être sainte et devient source de persécutions et d'oppressions aveugles allant jusqu'aux guerres dites saintes. Mais si l'oppression trouve dans la culture comme dans la politique, un moyen d'expression, n'est-ce pas parce qu'elle bénéficie de conditions favorables à une telle situation ?

II/ Complexes et complicités ou les boulevards de l'asservissement

L'asservissement d'un peuple ou d'une nation n'est possible que par le concours de facteurs internes et externes. C'est presque toujours par la volonté d'un autre, qu'on est réduit à l'asservissement. Le décret originaire d'où procède la domination est toujours extérieur à la nation asservie. Mais la mise en application de celui-ci requiert toujours des dispositions internes sans lesquelles il resterait lettre morte. Méditons à ce sujet, cette pensée de Maurice Godelier : « La force la plus forte du pouvoir, ce n'est pas la violence, c'est le consentement, le consentement des dominés à leur domination »¹². On a toujours cru que la domination trouve son fondement dans la force qu'exerce le pouvoir. Il faut se raviser. Aucun pouvoir ne peut s'exercer durablement sans le consentement de ceux qui en subissent la loi. Si un peuple ne consent pas à se soumettre à un pouvoir donné, rien ne maintiendra sa domination sur celui-ci. Ce n'est pas par faiblesse qu'un peuple se soumet à son oppresseur, mais c'est plutôt par un renoncement volontaire à sa souveraineté et à l'usage de sa force. C'est le consentement qui crée vraiment les conditions de l'oppression. Mais le consentement d'un peuple peut être extorqué par un complexe d'infériorité ressenti face à l'oppresseur ou motivé par une complicité intéressée.

Certaines personnes ou certains peuples éprouvent un sentiment d'infériorité face à l'altérité. La cause principale d'un tel sentiment est sans doute une honte irrationnelle à s'afficher tel qu'on est, pour avoir été convaincu de médiocrité. Quand un peuple en arrive à éprouver « un complexe d'infériorité, du fait de la mise en tombeau de l'originalité culturelle locale »¹³, il est littéralement vendu aux prédateurs assoiffés de proies faciles. Lorsqu'un peuple éprouve un complexe d'infériorité face à un autre qui est l'oppresseur, ce n'est pas vraiment la force de se libérer qui lui manque, ni la souveraineté et donc le droit de le faire, mais c'est la volonté de se dégager de l'oppression. C'est cette volonté qui est endormie par l'effet du complexe d'infériorité qui lui-même ne se justifie pas. Rien ne justifie chez un peuple le complexe d'infériorité ou de supériorité.

C'est la transformation des différences en hiérarchies qui engendre ces monstruosité que sont le complexe d'infériorité ou de supériorité dont l'histoire de l'humanité est malheureusement infectée. « Le sort que connurent tous les esclaves de l'antiquité fut celui de

¹² Maurice Godelier, « Pouvoir et langage », in *Communications* n° 28, Paris, Seuil, 1978, p. 23.

¹³ Frantz Fanon, *Peaux noires, Masques blancs*, Paris, Seuil, 1952, p. 69.



toutes les victimes jusqu'aux populations modernes colonisées : il fallait qu'ils passent pour les plus médiocres. Il y avait deux races dans la nature, la race supérieure et la race inférieure »¹⁴. Le mythe de la race supérieure a fait autant de mal dans les rapports toujours en cours entre européens et africains, que dans les rapports entre nazis et juifs. Mais le complexe d'infériorité qui existe entre les peuples est transposable dans les rapports entre gouvernés et gouvernants.

Les rapports entre les gouvernants et les gouvernés se sont présentés jusqu'ici en Afrique comme ceux qui existent entre les « grands » et les « petits », entre les puissants et les faibles. De sorte qu'il s'est développé jusqu'à une date récente mais qui appartient déjà au passé, une sorte de complexe d'infériorité chez les gouvernés qui se sont alors résolu, à subir même les pouvoirs les plus dictatoriaux. Mais les choses ont changé ou sont en train de l'être. Le temps où « la masse des hommes sert l'État, non pas avant tout en hommes, mais en machines, avec leur corps »¹⁵, est presque révolu. On assiste de plus en plus en Afrique, depuis le « printemps arabe », à la naissance d'un type d'hommes qui sont de véritables résistants sinon de véritables révolutionnaires. Si par le passé, seulement « un petit nombre, les héros, les patriotes, les martyrs – réformateurs au sens élevé du mot, des hommes enfin – mettent également leur conscience au service de l'État et, par conséquent, lui résistent le plus souvent »¹⁶, aujourd'hui, ce sont des foules entières, qui dictent leur loi aux dictateurs. On peut dire qu'un renversement de situation est ainsi en train de sauver progressivement les peuples et les nations de l'oppression. Mais il faut prendre garde des récupérations de mouvements de foules, car la foule est un ensemble hétéroclite et difficile à discipliner. Ses réactions sont aussi imprévisibles que ses actions.

C'est pourquoi il y a lieu de craindre la perversion du désir grégaire qui se mu souvent en complicité avec l'opresseur et qui perpétue ainsi l'oppression. Gilles Deleuze se pose une question qui était déjà posée par Spinoza et qui révèle le degré de complicité auquel on peut être confronté dans la relation entre l'opresseur et l'opprimé. « Pourquoi les hommes combattent-ils pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut ? »¹⁷. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, force est de constater que l'opresseur bénéficie bien souvent de la complicité de l'opprimé. Par un tour de force ou de ruse dont l'explication est tout à fait irrationnelle, l'opresseur trouve souvent au sein du peuple opprimé, des gens suffisamment masochistes pour collaborer à la réussite de sa mission. C'est ainsi qu'est facilitée l'oppression et qu'est préférée la servitude à la liberté.

Les motivations profondes d'une telle attitude sont parfois quelques intérêts égoïstes à préserver au détriment d'un intérêt général jugé trop lointain pour être vraiment intéressant.

¹⁴ Max Horkheimer, Theodor Adorno, *op.cit.*, p. 251.

¹⁵ Henry Thoreau, *Du devoir de désobéissance civique*, Paris, Seghers, 1965, p. 177.

¹⁶ Henry Thoreau, *op. cit.*, p. 178.

¹⁷ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, tome 1 : *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 36.



Mais c'est toujours par ignorance des vrais enjeux de l'oppression que les opprimés font le lit de leur bourreau. Comment peut-on collaborer avec celui dont l'objectif est de s'approprier le fruit de notre labeur et de s'affirmer à nos dépens ? Les complices de leur propre oppression sont de véritables renégats qui refusent d'engager quelque action que ce soit qui contrarierait l'opresseur. Comment comprendre « un monde ainsi disposé que les hommes y fuient comme une menace ce qui constituerait pourtant le procès même de leur émancipation »¹⁸ ? La complicité avec son bourreau est le piège le plus pernicieux dans lequel puisse se faire prendre un peuple asservi, parce qu'il est alors certain de ne jamais connaître la désaliénation.

Tant qu'un peuple n'est pas capable de risquer sa vie contre l'opresseur, en lui opposant un refus catégorique, l'oppression a encore de beaux jours devant elle. « Le mouvement par lequel un homme seul, un groupe, une minorité, ou un peuple tout entier dit : Je n'obéis plus, et jette à la face d'un pouvoir qu'il estime injuste le risque de sa vie – ce mouvement est irréductible. Parce qu'aucun pouvoir n'est capable de le rendre absolument impossible »¹⁹. Pour un peuple, la fin de l'oppression ne se décrète pas, elle se conquiert. Mais à quel prix ? Là se trouve le problème. Il faut être prêt au sacrifice suprême pour espérer briser le joug de l'oppression. Or un tel sacrifice ne se consent souvent que dans des conditions extrêmes. Lorsque la peur de perdre la vie se dissipe devant le sentiment d'injustice, l'obéissance servile se transforme en insurrection et l'oppression vole en éclat.

Mais il faut pour cela que l'oppression ait atteint un certain paroxysme, un degré intolérable qui pousse le peuple hors de sa réserve. La tranquillité de l'obéissance étant toujours préférée aux risques encourus à défier l'opresseur, « il faut un arrachement qui interrompt le fil de l'histoire, et ses longues chaînes de raisons, pour qu'un homme puisse « réellement », préférer le risque de la mort à la certitude d'avoir à obéir »²⁰. C'est dire qu'avant d'être inquiété, l'opresseur a le temps de sévir, aidé en cela par une résignation qui relève à la fois d'un complexe d'infériorité sans fondement juridique mais réel et efficace, et d'une complicité absurde, masochiste et coupable, de l'opprimé avec son bourreau. L'oppression est favorisée par la complaisance de l'opprimé.

Kant fustigeait l'attitude complaisante de ceux qui refusent d'être majeurs et qui préfèrent demeurer sous la tutelle de ceux qui s'arrogent le titre de tuteurs. « Paresse et lâcheté sont les causes qui font que beaucoup d'hommes aiment à demeurer mineur leur vie durant, alors que la nature les a affranchis depuis longtemps d'une direction étrangère et c'est ce qui explique pourquoi il est si facile à d'autres de se poser comme leur tuteurs »²¹. Ce que Kant dénonce, c'est la complicité coupable de l'opprimé avec un bourreau à qui il ne doit rien pourvu qu'il en prenne courageusement la décision. Pour Kant, la désaliénation ne tient qu'à la volonté de

¹⁸ Frank Fischbach, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin, 2009, p. 50.

¹⁹ Michel Foucault, « Inutile de se soulever ? », In *Le Monde* n° 10661, 11-12 mai 1979, pp.1-2.

²⁰ Michel Foucault, *Op. cit.*, p. 1-2.

²¹ Emmanuel Kant, *Réponse à la question : « Qu'est-ce que les lumières ? »*, traduction Jacqueline Laffitte, Paris, Nathan, 1981, p. 90.



l'aliéné de jouir pleinement de sa liberté. Vouloir être libre, c'est ce que Kant demande à tout aliéné. Mais « qu'est-ce qu'un homme libre ? C'est celui qui peut utiliser ce qu'il connaît en vue de ce qu'il veut faire, autrement dit qui sait agencer des moyens qui sont à sa portée en vue de fins personnelles »²². Une telle attitude est aux antipodes de la complaisance qui procède du complexe d'infériorité et de la complicité avec l'opprimeur. Mais si l'oppression s'installe grâce au consentement des opprimés, elle se perpétue au moyen de la ruse et de l'illusion dans laquelle l'opprimeur prend le soin de les plonger et de les maintenir.

III/ Ruses et discours illusionnistes : de la survie de l'oppression

L'exigence morale kantienne suivant laquelle tout ce que nous entreprenons doit procéder d'une bonne et non d'une mauvaise volonté, c'est-à-dire d'une volonté dégagée de toute intention mauvaise, n'est pas ignorée par l'opprimeur. C'est pourquoi il se sent obligé de justifier son action par une finalité affichée, qui satisfait aux exigences morales mais qui ne cache pas moins des intentions malveillantes. La mondialisation, cette forme contemporaine de l'impérialisme nous offre un exemple en la matière. La mondialisation prend appui sur la science et la technique au service desquelles elle prétend se mettre. Mais en réalité, telle qu'elle est brandie aujourd'hui, la mondialisation constitue plutôt un vecteur de la domination des grandes puissances qui en dictent les principes directeurs et les modes d'action, sur les plus faibles.

En se prévalant de l'universalité de la science et de la technique pour s'imposer à tous les peuples, la mondialisation se présente comme la grande utopie du monde contemporain, qui nourrit les ambitions démesurées des grandes nations et les illusions qui mobilisent les énergies des nations et des peuples les moins nantis. La mondialisation qui s'est subordonnée la science et la technique comme moyens d'expansion, et qui se pose comme une fin en soi, est un autre nom du principe de domination qui instrumentalise les savoirs et les pratiques les plus nobles. Gilbert Hottois faisait observer que « rien n'est plus dangereux qu'une utopie sociopolitique qui mettrait fin à l'histoire et qui instrumentaliserait complètement sciences et techniques à son service, c'est-à-dire au service de sa perpétuation, extension et reproduction »²³.

La science et la technique constituent donc aujourd'hui, les principaux axes de la domination de certaines nations sur d'autres. Cela ne signifie pas que la science ou la technique prises en elles-mêmes, ait des intentions impérialistes. Ce qui est mis en cause dans la mondialisation, ce n'est pas vraiment la science ou la technique mais le scientisme, la croyance aveugle en la science et ses applications techniques, considérées comme une panacée. Une telle croyance n'est pas le fait des scientifiques mais du commun des mortels

²² Tony Andréami, Marc Feray, *op. cit.*, p. 8.

²³ Gilbert Hottois, *Essais de philosophie bioéthique et biopolitique*, Paris, Vrin, 1999, p. 32.



sur qui la science exerce un pouvoir de fascination, du fait de l'ignorance dans laquelle ils se trouvent à son égard. «Aussi, le pouvoir du mot « science » sur l'esprit du grand public est-il d'essence quasi mystique et certainement irrationnelle »²⁴. L'oppression a un pendant scientifique. Ce scientisme qui est aussi celui des hommes politiques, est à la base de l'instrumentalisation de la science qui perd alors sa virginité, son innocence. Si elle prétend parfois échapper au contrôle de la politique, la science n'a pas toujours la force de résister à la tentation de se mettre à son service contre une rémunération conséquente. La recherche scientifique n'est pas seulement récupérable, elle est aussi orientable, politiquement s'entend.

Dans ces conditions, la mondialisation qui ambitionne de généraliser à partir du modèle des sciences et techniques, les pratiques et normes standardisées relevant des domaines de l'économie, de la politique et de la culture, est suspecte de complicité avec une certaine politique d'hégémonie, d'oppression. Aujourd'hui, c'est au nom de la mondialisation que des nations considérées comme puissantes tentent d'imposer aux autres ce qu'elles ont érigé chez elle, en norme. L'injonction faite constamment aux États africains de s'approprier à tout prix, la démocratie et l'économie libérale, s'inscrit dans cette optique. Le problème ne réside pas dans la démocratie ou dans l'économie libérale qui sont des pratiques politiques qui valent ce qu'elles valent, mais dans l'injonction qui impose leur adoption.

Est-on certain que c'est vraiment pour le bien des États africains que les nations puissantes, via les institutions internationales, leurs imposent des mesures d'austérité budgétaire assorties de l'injonction de conduire des politiques de restructurations politiques et économiques "courageuses", pour ne pas dire impopulaires ? Ce qui se joue en fait dans la course au développement économique qu'impose la mondialisation, c'est « un rapport de force entre les anciennes puissances et celles qui émergent. Mais ces relations de circonstances d'un type nouveau, basées sur la domination, l'égoïsme et les intérêts à court terme, se font au bout du compte, aux dépens des pays les plus faibles, plus particulièrement les populations démunies »²⁵. L'oppression se fait peut-être plus discrète et plus insidieuse avec la mondialisation, mais elle n'a pas changé d'objectif : assurer la domination des plus forts sur les plus faibles.

L'une des techniques de camouflage de l'oppression est donc bien le port du masque à visage humain. Pour qu'elle ne soit pas soupçonnée comme telle, l'oppression prend le malin plaisir de se travestir et d'apparaître sous la forme d'un humanisme préfabriqué pour faire illusion. Alain Caillé affirmait à juste titre que « la puissance de l'occident ne résulte pas tant de ce qu'il pille ou extorque que de ce qu'il donne, puisque c'est par le don que se conquiert

²⁴ Alexandre Grothendieck, « La nouvelle église universelle », in *Pourquoi la mathématique ?*, Paris, UGE, 1974, p. 12.

²⁵ Christian Siméon, Pierre Betbeder *L'exclusion, une étape vers d'autres mondes ?*, Paris, l'Harmattan, 2010, p. 54.



le prestige et s'affermir le pouvoir »²⁶. La nécessité pour l'opresseur de se faire désirer et de se frayé un chemin jusqu'à sa cible, l'oblige à masquer le bras de fer qui va servir à torturer, dans un gan de velours. Ce n'est pas par la menace directe et ouverte, mais par la ruse que s'impose l'oppression la plus durable. On se souvient que la traite des noirs n'a prospéré que grâce aux pacotilles dont on flattait le sens peu aiguisé du confort des rois et chefs traditionnels. Le principe n'a guère changé aujourd'hui. On fait quelques largesses au chef du troupeau ou au chef de terre, et le tour est joué. L'exploitation et la spoliation peuvent alors commencer. La ruse est au cœur de l'oppression ; l'art de faire illusion aussi.

Le discours de l'opresseur est, à l'image de la ruse qui lui permet d'asseoir son pouvoir. S'il doit établir quelque communication avec le peuple qu'il ambitionne d'asservir, l'opresseur sait qu'elle gagnerait à le distraire de telle sorte qu'il ne réalise pas qu'il est l'objet d'asservissement et de spoliation. Le discours de l'opresseur a un objectif inavoué et inavouable : endormir la conscience de l'opprimé pour en faciliter l'exploitation. L'atteinte de cet objectif passe par des stratégies qui doivent beaucoup à la religion et aux pratiques des idéologues. Il est de la plus haute importance pour l'opresseur que les opprimés trouvent dans un monde parallèle à celui dans lequel ils sont asservis, une consolation qui les dispense de faire l'effort de changer leur condition de vie. C'est pourquoi, la religion qui a l'art de consoler les hommes de leur misère en leur promettant un monde meilleur à savoir le paradis, a souvent paru aider l'opresseur à atteindre son but.

En effet, cette tendance du discours religieux à détourner les hommes de la réalité pour les orienter vers le monde à venir, crée une certaine indifférence qui frise l'hostilité, à l'égard du monde présent dont ils constituent les victimes. « Une telle hostilité des inférieurs – jadis soigneusement cultivée et entretenue par les dirigeants laïques et ecclésiastiques – pour la vie qui n'a rien à leur offrir (...), cette hostilité a toujours été un instrument indispensable de l'art de gouverner »²⁷. Il est évident que la tâche d'inhiber la faculté de réaction de l'opprimé n'est pas l'apanage de la seule religion. L'organisation savamment orchestrées des loisirs et des moments de distraction, participe de cette politique. En tout état de cause, « l'individu ne doit pas être laissé à lui-même. Car si l'énergie libidineuse venue du ça était livrée à elle-même et aidée par une intelligence libre, consciente de la possibilité de se libérer de la réalité répressive, elles se soulèverait contre les limitations qui lui sont de plus en plus extérieures et étrangères »²⁸.

Pour réussir à camoufler son action, l'opresseur se trouve dans la nécessité de tenir et de répéter un discours moralement sans reproche, dans le but de réaffirmer constamment sa "bonne foi", avec l'espoir de finir par le fixer dans l'esprit des opprimés comme une vérité. Un tel discours, on le voit, prend toutes les allures de la propagande telle que décrite dans *La*

²⁶ Alain Caille, *Critique de la raison utilitaire, Manifeste de Mauss*, Paris, Éditions la Découverte, 2003, p. 78.

²⁷ Max Horkheimer, Theodor Adorno, *op.cit.*, p. 253.

²⁸ Herbert Marcuse, *Eros et civilisation*, Paris, Éditions de minuit, 1963, p. 54.



Dialectique de la raison. « Elle manipule les hommes ; lorsqu'elle proclame la liberté, elle se contredit elle-même. Le mensonge est sa seconde nature »²⁹. Cette logique du mensonge présenté comme une vérité, qui est celle de l'opresseur, s'est illustrée dans l'histoire de l'asservissement, à travers des attitudes dont le caractère cynique le dispute avec la ruse dont elles procèdent. Jacques Rancière dénonce la fourberie bourgeoise en ces termes : « La bourgeoisie n'a jamais chanté aux travailleurs qu'une seule chanson : celle de leur impuissance, de l'impossibilité que les choses soient autrement qu'elles ne sont, de leur incapacité en tout cas à les transformer »³⁰. Une telle attitude est bien en conformité avec les intentions réelles de tout oppresseur, de tout prédateur. Il ne faut pas laisser s'échapper la proie dont la capture a coûté tant de précautions et de stratagèmes.

Cette ruse de l'opresseur qui s'exprime de diverses manières, n'a pas échappé à Kant qui la dépeint telle qu'elle se présente dans les rapports entre les hommes qui refusent d'être majeurs et ceux qui s'érigent en conducteurs spirituels de ces éternels mineurs. « Que la grande majorité des hommes tienne pour très dangereux le pas qui mène vers la majorité – ce qui lui est d'ailleurs si pénible - c'est ce à quoi veillent les tuteurs qui, dans leur grande bienveillance, se sont attribué un droit de regard sur ces hommes »³¹. Pour parvenir à ce résultat, ces tuteurs si paternalistes savent très bien s'y prendre. Et le secret est universellement partagé par les oppresseurs avertis. « Ils commencent par rendre stupide leur bétail et par veiller soigneusement à ce que ces pénibles créatures n'osent faire le moindre pas hors du parc où elles sont enfermées »³². On le voit, l'oppression se perpétue par le concours de la ruse et des discours illusionnistes. « Et l'aliénation est d'autant plus efficace et redoutable qu'elle fait passer son résultat et son effectuation mêmes pour ce qu'on risque de perdre et donc pour ce qu'il faut à tout prix s'efforcer de conserver »³³.

Conclusion

Si « la liberté est le fondement essentiel de l'existence »³⁴, l'oppression est le facteur essentiel de sa dégénérescence. Manifeste notamment sous ses formes politique et culturelle, qui ne sont pas étrangères l'une à l'autre, l'oppression trouve sa source dans cette tendance qu'ont les consciences individuelles ou collectives, de se mesurer les unes aux autres, en tentant ainsi de s'affirmer les unes au détriment des autres, de s'imposer les unes aux autres. Toute conscience se pose en s'opposant aux autres d'où la perpétuelle lutte des consciences incarnées par les individus et les peuples. Cette lutte perpétuelle peut cependant prendre la

²⁹ Max Horkheimer, Theodor Adorno, *op.cit.*, p. 278.

³⁰ Jacques Rancière, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 169-170.

³¹ Emmanuel Kant, *Réponse à la question : « Qu'est-ce que les lumières ? »*, traduction Jacqueline Laffitte, Paris, Nathan, 1981, p. 90.

³² Ibidem

³³ Frank Fischbach, *op. cit.*, p. 49.

³⁴ Friedrich Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, tome II, traduit par J. Gibelin, Paris, Gallimard, 1954, p. 216.



forme d'une saine concurrence, et stimuler ainsi l'effort de dépassement de ses limites et de ses faiblesses. Mais il faut pour cela, que la résignation des uns, qui s'explique par un complexe d'infériorité développé de manière irrationnelle et une complicité absurde, et la ruse malveillante des autres, soient démasquées et combattues comme une gangrène.

Toutes les formes d'oppression ont un destin commun : celui de finir par être brisées par la réaction des opprimés lorsque ceux-ci parviendront à en déceler les ruses et les modes opératoires. La connaissance précède l'action partout où une prise de conscience est nécessaire pour l'enclencher. Mais une fois réunies les conditions de l'émancipation, la réaction est spontanée. Illustrons la situation de l'opprimé face à ses oppresseurs par l'image d'un ressort comprimé, empruntée chez Sartre. « L'opprimé c'est le ressort. Mais d'autre part, sur le ressort comprimé on peut déjà lire avec évidence la force avec laquelle il se détendra : un ressort comprimé représente clairement de l'énergie potentielle »³⁵. Cette énergie qui est celle de l'opprimé, constitue le contrepoids spontané de l'oppression qui ne manque jamais de se manifester dès que l'occasion favorable se présente.

³⁵ Jean-Paul Sartre, *L'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1940, p. 230.



Bibliographie

- ANDREAMI, Tony, FERAY, Marc, *Discours sur l'inégalité parmi les hommes : penser l'alternative*, Paris, L'harmattan, 1993.
- CAILLE, Alain, *Critique de la raison utilitaire, Manifeste de Mauss*, Paris, Éditions la Découverte, 2003.
- DELEUZE, Gilles, GUATTARI, François, *Capitalisme et schizophrénie*, tome 1 : *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- DIOP, Cheikh Anta, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, 1979.
- FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.
- FISCHBACH, Frank, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin, 2009.
- FOUCAULT, Michel, « Inutile de se soulever ? », in *Le Monde* n°10661, 11-12 mai 1979, pp. 1-2.
- FREUD, Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, traduit par C. et J. Odier, Paris, PUF, 1971.
- GODELIER, Maurice, « Pouvoir et langage », in *Communications* n° 28, Paris, Seuil, 1978, p. 23.
- GROTHENDIECK, Alexandre, « La nouvelle église universelle », in *Pourquoi la mathématique ?*, Paris, UGE, 1974, p.12
- HEGEL, Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'Esprit*, tome 1, traduit par Jean Hyppolite, Paris, Aubier-Montaigne, 1939.
- HEGEL, Gottfried Wilhelm Friedrich, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, traduit par J. Gibelin, Paris, Gallimard, 1954.
- HORKHEIMER, Max, ADORNO, Theodor, *La dialectique de la raison*, traduit par Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974.
- HOTTOIS, Gilbert, *Essais de philosophie bioéthique et biopolitique*, Paris, Vrin, 1999.
- KANT, Emmanuel, *Réponse à la question : « Qu'est-ce que les lumières ? »*, traduction Jacqueline Laffitte, Paris, Nathan, 1981.
- LE BLANC, Guillaume, *Les maladies de l'homme normal*, Paris, Vrin, 2007.
- MARCUSE, Herbert, *Eros et civilisation*, Paris, Éditions de minuit, 1963.
- PLATON, *Charmide ou de la sagesse*, traduction Émile Chambry, Paris, Garnier Frères, 1967.
- RANCIERE, Jacques, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, 1974.
- SARTRE, Jean-Paul, *L'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1940.
- SIMEON, Christian, BETBEDER, Pierre, *L'exclusion, une étape vers d'autres mondes ?*, Paris, l'Harmattan, 2010.
- THOREAU, Henry, *Du devoir de désobéissance civique*, Paris, Seghers, 1965.